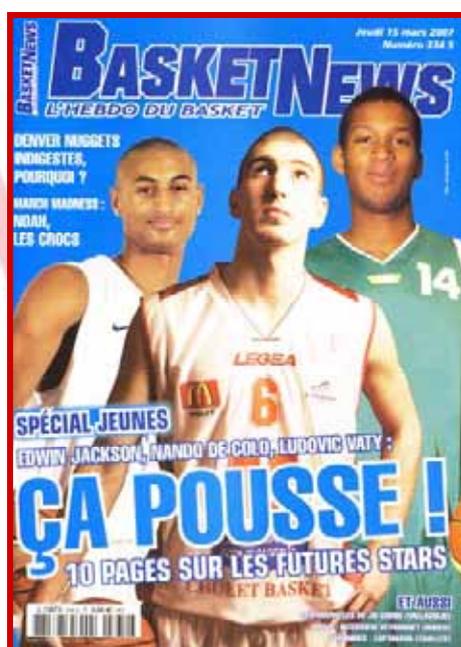


Cette semaine, Cholet Basket fait la UNE des magazines spécialisés de basket.



MAXI BASKET – Mars 2007



BASKET NEWS – Jeudi 15 mars 2007

MAXI BASKET vous fait découvrir :

- **Erman KUNTER** dans son interview "Du côté de chez..."
- **Nando DE COLO-LETIEN** dans la rubrique "Sleeper du mois"
- L'ex-choletais **Mickaël GELABALE** dans un reportage consacrée à sa vie à Seattle

BASKET NEWS propose un reportage "Spécial Jeunes" de 10 pages avec une double page consacrée à **Nando DE COLO-LETIEN**.

Nous vous rappelons que ces deux magazines sont disponibles chez votre marchand de journaux.

DU CÔTÉ DE CHEZ...

Propos recueillis par Pascal LEGENDRE

ERMAN KUNTER

CHOLET

Francophone et francophile, Erman Kunter est revenu à son point de départ en Pro A, Cholet. Et le coach turc a boosté CB, devenu un sérieux candidat aux playoffs. Découverte d'un homme qui ne manque pas d'humour.

CÔTÉ COUR

→ **Le nom Kunter** : En Turquie, jusqu'en 1934, je crois, les gens étaient appelés par leur prénom. On aurait dit « M. Erman ». C'est Atatürk (*le fondateur de la République turque*) qui a imposé les noms. Mes grands-parents, comme tous les Turcs, ont dû choisir un nom de famille. Mon grand-père avait fait la première guerre mondiale, comme colonel. Alors, il a pris « er », soldat, et « Kunt », fort.

→ **Gamin, tu rêvais d'être** : Pompier ! Peut-être parce que j'ai eu à cette époque là des sapeurs-pompiers miniatures. Ensuite, vers 10-15 ans, je rêvais de devenir pilote d'avion. Et puis, je suis devenu basketteur.

→ **Le basket en Turquie** : Dans les années 70, il n'y avait pas beaucoup de terrains de basket, mais j'ai eu de la chance car je suis allé au lycée de Galatasaray où il y en avait. Pas des terrains normaux, davantage des demi-terrains avec des cercles peut-être plus bas. C'est là que j'ai commencé à jouer. J'ai fait également du foot, du handball, j'étais gardien de but. Mon père avait joué au basket dans sa jeunesse et il préférait que je fasse ce sport-là. J'ai pas mal grandi en une année pour atteindre 1,87 m, et je jouais deuxième arrière.

→ **153 points dans le championnat turc** : C'était lors de la saison 1989-90. Je jouais pour Fenerbahçe. J'ai marqué ces 153 points contre Ilal Spor dans la salle de Izmir, dans l'Ouest de la Turquie, et c'est d'ailleurs devenu une salle mythique pour moi car toutes les bonnes et les mauvaises choses de ma

carrière sont arrivées là-bas. J'ai eu deux grosses blessures, au genou et une fracture du bras, à chaque fois à Izmir. Une fois, j'ai mis deux lancers après le buzzer pour faire gagner mon équipe. Et une autre fois, j'en ai loupé deux autres décisifs. C'est lors de mon dernier passage à Izmir que j'ai donc mis 153 points dans un match, lors de la dernière ou avant-dernière journée de la saison régulière. Nous étions premiers et Izmir jouait le maintien. Nous avons gagné 175 à 90 ou quelque chose comme ça. En fait, nous savions que nous allions remporter ce match facilement, et nous voulions trouver quelque chose d'original. Le match a commencé. J'ai mis un trois points avec mon premier ballon. Remise en jeu, j'ai piqué le ballon, j'ai encore mis un trois points. Remise en jeu de nouveau, un coéquipier intercepte à son tour, me fait la passe, et je remets encore un trois points. En trente secondes, neuf points. A la mi-temps, j'en étais à 81 points ! Je crois que j'ai marqué un total de 17 trois points et 20 lancers-francs. Je n'ai pas eu de trophées et je cherche encore une cassetta de ce match. J'ai été sept fois meilleur marqueur du championnat turc. J'étais un joueur un peu égoïste, qui ne faisait pas beaucoup de passes décisives (*il en rigole*). Mais lorsque j'étais jeune, j'ai beaucoup travaillé mes fondamentaux. Je n'étais pas un shooteur pur, mais un scoreur. J'attaquais toujours le cercle.

→ **L'Equipe de France** : Nous avons joué un match très important contre la France à Neuchâtel, en Suisse, dans le cadre des qualifications pour les Jeux Olympiques de Moscou en 1980. Il y avait Dubuisson, Sénégol, un Américain Blanc (*Bob Riley*)... Auparavant - j'étais très jeune - nous avions joué contre Jacques Cachemire à Istanbul. Il avait mis je ne sais combien de points, 25 ou 30. Le dernier match auquel j'ai participé contre la France, il y avait Greg et Eric Beugnot. C'était en 84, je crois. A l'époque, nous jouions beaucoup contre les pays de l'Est, la Yougoslavie, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie, car il y avait le championnat des Balkans. Parfois l'Albanie, aussi. Tu voyais arriver un bus

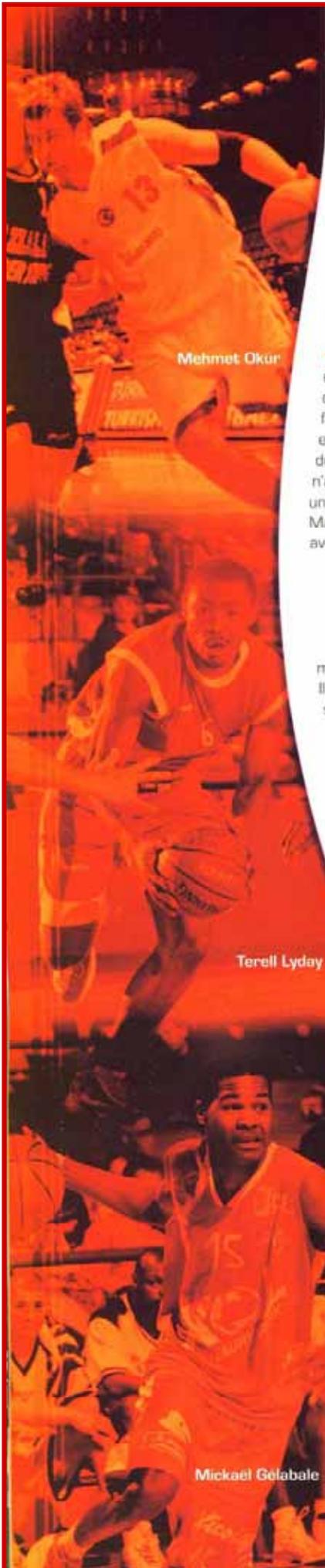
REPÈRES

→ **Né le** : 8 octobre 1956 à Istanbul, Turquie.

→ **Taille** : 1,87 m.

→ **Clubs** : Darussafaka (Turquie) '83-86, équipe nationale de Turquie '87-89, Galatasaray (Turquie) '02-03, Cholet '03-04, Villeurbanne '04-05, Cholet '06-07.

→ **Divers** : International turc, 7 fois top-scoreur du championnat turc. A coaché l'équipe nationale à l'Euro '89 en France.



Mehmet Okur

Terrell Lyday

Mickaël Gólabale

pourri, c'était l'équipe d'Albanie ! Et parfois, ils s'annonçaient, mais ne venaient pas. J'ai joué un match important à Athènes, au stade de Marbra. Il y avait peut-être 70.000 personnes et comme c'était un match Grèce-Turquie, c'était chaud ! En 1980, nous avons fait le championnat des Balkans au nord de la Roumanie, et à ce moment-là, il y a eu un coup d'Etat en Turquie. Nous avons trouvé une petite radio et avons fabriqué une antenne pour écouter les infos et savoir ce qui se passait dans notre pays.

→ **Coach** : J'ai eu cette blessure au genou à Izmir en 1991. J'ai encore joué pendant trois mois avec des infiltrations. Ça gonflait, ça gonflait. Je me suis fait opérer à Zurich. J'ai fini cette saison-là. J'ai essayé de jouer encore un an dans un club en dehors de Istanbul, 5-6 minutes par match, mais ça n'allait pas. J'ai hésité entre devenir coach ou avoir un rôle administratif, comme par exemple General Manager. Un ancien joueur turc, Granit, qui a joué avec le père de Jacques Monclar au Racing Paris.

“ La cigarette, une faiblesse ”

m'a conseillé d'être coach pour aider le basket turc. Il m'a dit que si je devenais General Manager, je serais paresseux ! J'ai pris l'équipe de Darussafaka, qui était en 2^e division. C'était Granit qui en était le grand chef. Je suis resté trois ans là-bas avant de prendre l'équipe nationale en 1997.

→ **1^{er} juillet 1999** : *(Tir à trois points de Yıldırım, dans les dernières secondes, alors que la Turquie n'était menée que de 2 points, 64-62, en quarts de finale de l'Euro, contre la France. La victoire conduira les Bleus aux Jeux Olympiques de Sydney.)* Je m'en souviens très bien. C'était à l'opposé de notre banc, dans le coin. Il l'a raté, mais ce n'est pas là que nous avons perdu le match. C'est davantage lorsque les arbitres ont sifflé une 5^e faute à Türkoglu alors que nous étions devant de quatre points. Nous avons également fait une contre-attaque à trois contre un, et un joueur a raté le dunk. Et puis, nous avons pris un trois points de Foirest, avant que Antoine *(Rigaudeau)* nous pique un ballon et Jim Bilba prenne un rebond offensif très important. Il y a des actions que je n'oublie jamais. Je ne pense pas qu'une victoire aurait changé ma carrière. On ne peut pas savoir... Tiens, la première saison avec Cholet, nous avons loupé la Semaine des As à cause d'un point-à-àverage négatif de 0,01pt. Au lieu de nous, c'est Dijon qui a fait la Semaine des As et ils l'ont gagnée ! Il y a des choses que l'on ne peut pas maîtriser. Ensuite, j'ai pris le club de Galatasaray *(850.000 dollars de budget, section féminine comprise, contre 8 millions à Ülker et Efes)*. Au mois de juin, le

président menaçait d'arrêter le basket car il perdait de l'argent sans rien pouvoir gagner. Il voulait mettre plus de moyens sur le foot. Je lui ai dit que je pouvais viser les quatre premières places pour un million de dollars, mais qu'ensuite, il devrait mettre plus d'argent sur la table. Personne ne me croyait. Nous avons recruté des joueurs intéressants, des joueurs qui n'avaient pas de clubs, plus trois Américains dont Terrell Lyday et Roy Hairston qui joue cette année à Clermont. En fait, notre budget était constitué pour l'essentiel des droits TV, environ 600.000 dollars, plus des petits contrats avec des sponsors pour que les joueurs aient une voiture, un logement. Il faut savoir qu'en Turquie, la fiscalité est très faible pour les clubs sportifs. Et lorsqu'un sponsor met de l'argent dans un club, c'est net d'impôts. Le problème en Turquie, c'est que les salles sont vides. 500, 600 spectateurs. Sauf en Euroleague. Nous nous sommes classés 3^e de la saison régulière et avons disputé les demi-finales du championnat, en éliminant Fenerbahçe. A la fin de la saison, j'ai dit au président, « j'ai fait le job, à toi de mettre de l'argent. » Le club de Cholet m'a alors contacté et je suis venu ici. Et le club de Galatasaray est descendu... avant d'être repêché.

→ **Mehmet Okur** : C'est un bon sportif, un garçon intelligent, qui travaillait sans limites. Contre la France, lors de l'Euro 99, Turkoçan, n'a pas joué. Avec Besök, qui était à 100%, mon choix, c'était Okur. Il était quasi inconnu alors que Turkoçan est un fou furieux - tout le monde le sait - mais il a un talent énorme. Mehmet a travaillé comme un dingue durant la préparation pour lui passer devant. C'est un guerrier. Bien sûr que c'est une fierté qu'il ait fait le All-Star Game à Las Vegas. Oui, il y a pas mal de grands en Turquie. N'oublie pas qu'il y a 22 millions de Turcs qui ont entre 5 et 15 ans. Le potentiel est énorme, mais il n'est pas utilisé correctement. Après l'équipe nationale, j'ai bossé pendant un an, pour un parti politique de gauche, sur la formation des jeunes, notamment avec les professeurs d'université.

→ **Terrell Lyday** : Quand on me l'a proposé, il était en Pologne. Je connais beaucoup de gens aux Etats-Unis, ou plutôt quelques personnes qui connaissent tout le monde. Je me suis renseigné. Un Américain, c'est 50% le terrain et 50% l'adaptation et le comportement. Terrell est arrivé à Galatasaray et il a très bien joué, et sur le plan humain, c'est un bon garçon. C'est pour ça que, lorsque je suis arrivé à Cholet, je l'ai fait venir. Pareil à Villeurbanne. Il a connu une progression énorme. Il a signé à Perm puis à Trévis. Il a multiplié son salaire par au moins six. Il était à 60.000 dollars à Galatasaray. A Benetton, je crois que c'est 400.000. Je l'ai aidé, c'est tout. Il m'envoie des emails, à ma fille, à des amis de Lyon également.

→ **Mickaël Gólabale** : Quand je suis arrivé à Cholet *(saison 2003-04)*, le budget était encadré. On avait deux Américains, Terrell Lyday et Greg Stolt, que l'on a coupé, et beaucoup de jeunes du club *(9 joueurs avaient été formés à Cholet Basket)*. On a fait une très grosse préparation. Parfois, lorsque les joueurs

ont fait, c'est facile de leur demander beaucoup. Mike avait eu une fracture de fatigue la saison précédente et il avait peu joué. Cédric Ferchaud et Cyril Akpomedah venaient de Pro B. Claude Marquis avait fait de la prison... Mike est un gros bossueur. Il arrivait trois quarts d'heure avant l'entraînement pour travailler. Semaine après semaine, on pouvait mesurer sa progression, dans tous les secteurs. Il y a beaucoup de matches où c'est lui qui défendait sur le meneur, alors que Terrell prenait le deuxième arrière, et Cédric le poste 3. Quand Mike est sur le terrain, il donne toujours 100%. Ce qui était d'ailleurs le cas de tout le monde cette année-là. C'est pourquoi les pronostiqueurs mettaient Cholet entre la 13^e et la 16^e place, j'ai tous les journaux chez moi à Istanbul ! Nous avons fini 4^e. Nous aurions pu être champions, sauf que nous nous sommes trompés sur l'intérieur américain.

→ **Villeurbanne** : Une machine de basket, un gros club. Je suis très content d'y avoir travaillé. Je n'ai eu aucun problème avec les dirigeants et le divorce a été très propre. Le seul point où nous n'étions pas d'accord, c'est que parfois à Villeurbanne, le côté sportif passe derrière le côté commercial, marketing. Et ce n'est pas bon pour motiver les joueurs. Le problème, c'est qu'il y a trop d'instabilité. Trop de joueurs qui passent...

→ **Le retour à Cholet** : Ma fille étudie à Lyon II, je suis resté là-bas, sans travailler. J'ai assisté à pas mal de matches de Pro A. Je suis allé en Italie et en Espagne. Pour un coach, faire un arrêt d'un an tous les trois ans, c'est bien. Sinon, on perd son objectivité. J'avais parlé plusieurs fois avec le président de Galatasaray (*Ozhan Canaydin*), mais ce n'était pas clair. Il cherchait un sponsor. Il l'a trouvé (*Ulker*), et ce dernier a voulu imposer son staff, y compris sportif. Le président souhaitait faire de moi le General Manager de la section basket et le directeur sportif du club omnisports. Mais ça ne m'intéressait pas, je voulais être sur le terrain. Je connaissais bien Cholet, ma femme s'y sent bien, alors nous sommes revenus.

→ **Steed Tchicamboud** : J'ai changé les temps de jeu en donnant beaucoup de responsabilités à trois joueurs. Steed, Nando (*De Colo*) et Tai (*Gray*). Steed est un gros bossueur, qui a faim, qui veut montrer qu'il peut être un joueur majeur de Pro A. Il vient de perdre sa sœur, qui vivait avec un Américain. Elle a eu un accident de voiture à Atlanta. Elle est décédée après huit jours de coma. Il est parti aux États-Unis pour l'enterrement. Je ne sais pas comment sera sa fin de saison. Il y a un troisième jeune qui peut percer, c'est Rodrigue Beaubois.

CÔTÉ JARDIN

→ **Istanbul** : Les gens vivent désormais en banlieue, dans leurs communes et n'en sortent pas beaucoup. Ils ont tout sur place, leur boulot, l'école pour les enfants, le centre commercial, les cinémas, etc. Et cette banlieue, c'est comme Cholet ! Donc, ça ne me change pas trop.

→ **Ton premier job** : J'ai fait quelques analyses de matches pour *Sabah*, le troisième quotidien turc. Donc, journaliste en quelque sorte.

→ **Un surnom** : J'ai de longs bras. Alors, à Fenerbahçe, on m'appelait « monkey man ».

→ **L'étude du français** : C'est le choix de mon oncle qui a mis une grosse pression pour que j'aille au lycée francophone de Galatasaray. C'est une école très cotée. Il pensait que je pourrais devenir diplomate ou quelque chose comme ça. Après le lycée, il y a un examen et 50% des élèves peuvent aller à l'université de Galatasaray.

→ **La rencontre avec sa femme** : C'était lors d'un anniversaire dans un Irish pub, en 1979. Sofia est née à Poitiers. Elle a un passeport allemand car sa mère est allemande et son père était un ingénieur turc. Elle a vécu en France, à Nancy et Mulhouse, jusqu'à l'âge de 15 ans. Elle parle mieux le français que le turc et l'allemand. Ensemble, nous parlons généralement en turc, mais elle m'a également permis d'améliorer mon français. Je pense que si ma femme faisait la démarche, elle obtiendrait sans problème le passeport français.

→ **Les relations franco-turques** : Ce sont deux cultures différentes. Nous sommes des gens très émotionnels, comme les Grecs. Il faut savoir montrer ses qualités. Il y a des choses très positives en Turquie, mais mon pays ne sait pas en parler. Entre la Turquie et la France, il y a un manque de communication, dans les deux sens, et à cause de ça, les gens perdent confiance les uns vis-à-vis des autres. Dans les années 1910-15, il y avait trois quotidiens en Turquie qui étaient en français. La France était le pays le plus proche de nous. Aujourd'hui, il y a une barrière d'incompréhension.

→ **Un livre** : Je lis beaucoup, deux bouquins en même temps, en turc, en français ou en anglais. J'aime beaucoup les livres d'Histoire. Le dernier que j'ai lu était sur Gengis Khan. Et, en même temps, j'ai lu un livre sur la guerre civile en Espagne.

→ **Un film** : « *Citizen Kane* » d'Orson Welles.

→ **Un autographe** : A Atatürk, mais je ne peux pas, il est mort !

→ **Si tu ne coachais pas** : Je serais quelque part sur le terrain. Arbitre, à la table de marque, je ne sais pas. Sinon, si j'avais du temps et de l'argent, je ferais peut-être un tour du monde à la voile.

→ **Cigarettes** : J'essaye d'arrêter ! Je n'y arrive pas. La cigarette, c'est une catastrophe, une faiblesse. J'en fume un paquet par jour. C'est une faiblesse (*il répète*). Quand on est sous pression, on





cherche quelque chose pour se calmer. C'est plus facile de ne pas fumer quand il n'y a pas de matches. En Turquie également, la cigarette va disparaître. On sait que ça ne sert à rien (il s'esclaffe avec sa grosse voix... nicotinée !).

→ **Une expression** : Elle est de mon invention, « Il ne faut pas confondre le basket et le patinage artistique. » Le basket n'est pas un sport de démonstration, mais d'exécution. Il n'y a pas de jury. Le seul arbitre, c'est le *scoreboard*. C'est un contre-pied au *All-Star Game*, aux gestes superflus.

→ **Tes cinq derniers achats** : Une paire de baskets, deux hauts et un bas de survêtement. Hier soir, j'ai fait les courses et j'ai acheté du saumon. J'adore.

→ **Ce qui te fait rire** : « *La Grande Vadrouille* ». Je peux regarder ce film deux fois par semaine, ça me fera toujours rire.

→ **Ton dernier concert** : En juin, Roger Wauters, l'ancien de Pink Floyd, à Istanbul, au bord du Bosphore. Nous avons vécu notre jeunesse avec Pink Floyd, Led Zeppelin, les Moody Blues, les Rolling Stones, Supertramp. C'était très cher pour la Turquie ce concert. Tiens, si j'ai le « super-pouvoir », je réunis les Pink Floyd rien que pour moi !

→ **Une folie** : En 1984, je crois, j'ai payé une fortune pour acheter un voilier en bois de quinze mètres. Ma femme et mes parents m'avaient dit que j'étais fou, que ça me servirait quinze jours par an. Je l'ai re-vendu quatre fois moins cher que je ne l'avais acheté !

→ **Ta pire habitude** : Manger trop vite. Quand j'étais à l'école, il fallait manger vite pour prendre le ballon et occuper le terrain de basket. C'est peut-être de là que vient cette mauvaise habitude. Je suis également parfois trop optimiste.

“ J'ai vécu le tremblement de terre d'Istanbul ”

→ **En cas d'incendie que sauverais-tu** : Je salue ma femme et ma fille. Et si c'est un objet, mon ordinateur portable et mon portable pour demander de l'aide. Et également une bouteille d'eau. Nous avons vécu le grand tremblement de terre à Istanbul, le 17 août 1999, à 3 heures du matin, 7,4 points sur l'échelle de Richter. Un énorme bruit est venu de la terre. Le tremblement a duré 45 secondes. Terrible. Il n'y a pas eu de dommages chez nous, mais c'était quelque chose ! Il n'y avait plus d'électricité et ils avaient aussi coupé le gaz. Et ils nous ont dit d'avoir toujours à l'avenir une ou deux bouteilles d'eau avec nous car si l'être humain peut vivre un peu sans manger, il faut toujours boire. Donc, après le tremblement de terre, nous avions toujours avec nous des bouteilles d'eau et un sac avec des vêtements.

→ **Un super-pouvoir** : Augmenter le niveau de vie des gens, des enfants, qui sont dans la misère.

→ **Ton plus gros mensonge** : Je souhaite avoir un chat. Mon épouse n'en veut pas car elle se dit que c'est toujours elle qui devra s'en occuper. Hier soir, je lui ai dit, « ne t'inquiète pas, c'est moi qui vais m'en occuper ! » (Il rigole franchement).

→ **Ton héros dans la vie** : Toujours Atatürk. Ce qu'il a fait entre 1923 et 1938 pour la Turquie, c'est davantage qu'entre 1938 et aujourd'hui.

→ **Ce que tu refuserais de faire, même pour 10 millions d'euros** : Je ne peux pas changer mes idées politiques, mes convictions sur un plan humain.

→ **Trois personnes avec qui dîner** : Jean-Jacques Annaud. Je voudrais lui demander comment il a réussi à filmer « *Les deux frères* » avec deux tigres. Le Dalaï Lama. Une femme ? Il faut que je demande à mon épouse. Peut-être Jacqueline Bisset.

→ **Ton regard sur la présidentielle française** : Je n'ai pas beaucoup d'idées. En Turquie, nous aurons également des élections au mois de mai et ça sera beaucoup plus compliqué. Deux-trois partis n'ont pas de représentants au parlement alors que celui-ci est dominé par la droite et l'extrême-droite. Ils ne représentent que 35% des votes et ils ont le contrôle de 65% du parlement. Contrairement à la France, c'est le parlement qui élit le président. Ça ne serait pas bien pour moi de voter pour la présidentielle française car je ne connais pas assez la situation.

→ **Tes prochaines vacances** : Les Antilles, peut-être. Après avoir passé une dizaine de jours en Turquie pour voir la famille.

→ **Une question interdite** : « On va gagner, hein ? » Alors que nous, on donne 100% toute la semaine pour ça ! Au *Smash* (le restau de CB), il y a des concours de pronostics. Jean-Yves me demandait, « qui va gagner le match Clermont-Cholet ? » Ça, c'est une question interdite, et il ne la pose plus.

→ **Celle qu'on a oublié de te poser** : Qu'est-ce que tu penses de Cholet Basket cette année ? (Non, Erman. Ça, c'est LA question interdite). ❄

BASKETNEWS
L'HEBDO DU BASKET

Jeudi 15 mars 2007

Numéro 334 S

BASKETNEWS

L'HEBDO DU BASKET

**DENVER NUGGETS
INDIGESTES,
POURQUOI ?**

**MARCH MADNESS :
NOAH,
LES CROCS**

Photo : David Rodriguez - G. P. / G. P.

SPÉCIAL JEUNES

EDWIN JACKSON, NANDO DE COLO, LUDOVIC VATY :

ÇA POUSSE !

10 PAGES SUR LES FUTURES STARS

CHOLET BASKET

L 13673 - 334 S - F: 3,00 € - RD



ET AUSSI

DES NOUVELLES DE JO GOMIS (VALLADOLID)

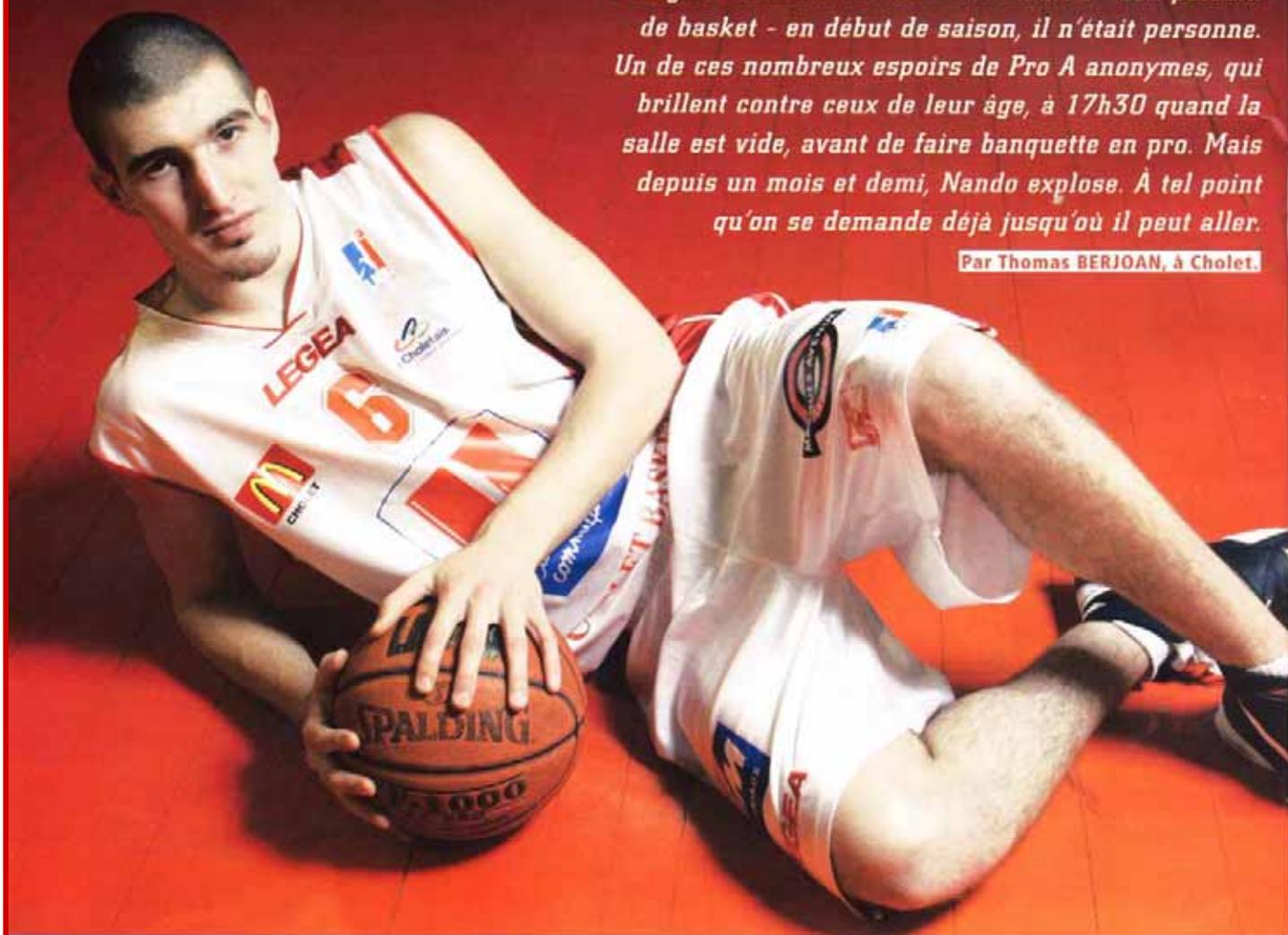
PRO B : INTERVIEW VEYRONNET (ROUEN)

FÉMININES : LUPTAKOVA (CHALLES)

LE CLAN DES ITALIENS

D'origine italienne comme Lolo Sciarra - son parrain de basket - en début de saison, il n'était personne. Un de ces nombreux espoirs de Pro A anonymes, qui brillent contre ceux de leur âge, à 17h30 quand la salle est vide, avant de faire banquette en pro. Mais depuis un mois et demi, Nando explose. À tel point qu'on se demande déjà jusqu'où il peut aller.

Par Thomas BERJOAN, à Cholet.



« Ça ne me surprend pas. » Il en faut plus pour bluffer Erman Kunter, le coach de Cholet Basket. « La plupart des joueurs progressent vraiment à 15-16 ans. Et il y en a d'autres qui progressent à 19-20 ans. Par exemple, un Turc que je connais bien : Harun Erdenay. Jeune, tout le monde voyait qu'il avait des qualités intéressantes, mais il ne faisait pas partie des meilleurs de sa génération. Il a mis un certain temps à tout mettre en place. À 21-22 ans, il est devenu une star, il a été parmi les meilleurs marqueurs de l'Euroleague avec Ülker (2^e en 1998 avec 20,1 pts, ndr). Ça arrive. Le plus célèbre, c'est Scottie Pippen, personne ne le voulait à l'université et il est devenu une des plus grandes stars du jeu. Ce n'est pas forcément la faute des recruteurs ou des coaches en place. Il y a des joueurs qui progressent tard. Nando, c'est ce type de joueur. »

Première saison en Pro A. Inconnu au bataillon. Ignoré par les sélections de jeunes, bref un OVNI. Il apparaît, il y a moins d'un mois. C'était le 17 février. Dans un feu d'artifice offensif (90-92) Cholet perd à domicile en jouant le jeu de son adversaire - Le Havre - mais la Meilleraie écarquille les yeux : le gamin qui traîne sur les lattes de ce parquet depuis maintenant 5 ans, arrière-meneur au gabarit encore frêle et barbichette clairsemée, fait étalage d'un talent insoupçonné. En 38 minutes, 22 points, 9/15 aux tirs, 9 passes, 5 rebonds, une seule balle perdue. 29

d'évaluation. Depuis, il n'a plus quitté le cinq majeur de Cholet, une des équipes en forme du moment, et il enchaîne : 16,8 points, 4,8 passes et 4,0 rebonds en moyenne sur ces quatre derniers matches.

Trop fort pour les espoirs

« Je suis prêt », résume simplement Nando, un prénom qui rappelle les origines italiennes de son père. « Avec du temps de jeu, j'ai pu montrer que j'avais le niveau. » En y regardant d'un peu plus près, quelques indices pouvaient laisser entrevoir une belle progression. Jusqu'à Noël, Nando était le leader des espoirs de Cholet, au coude à coude avec ceux du Havre (2 défaites seulement). Il surclassait la catégorie. « Tous les samedis, il nous faisait des matches à 25 points et 25 d'éval », nous confie Jean-François Martin, responsable du centre de formation. Contre Paris, le 15 décembre, c'est un carnage : 32 points, 8 rebonds, 10 passes, 6 interceptions, 47 d'évaluation. Son dernier match chez les « jeunes ».

Le staff décide de l'employer à plein temps avec les pros. « Après ce match on a discuté avec Nando et on lui a dit - vu que c'était le dernier match de Norman Richardson - qu'on allait recruter un Américain avec un autre profil que lui », raconte Erman Kunter. « On a décidé de lui ouvrir le chemin, de lui donner de l'espace, mais c'est lui qui a arraché ses minutes. Nando ne passe jamais à côté d'un entraînement, il est toujours à 100 % et dans cette équipe, le temps de jeu se gagne comme ça. On ne lui a

ENS

pas fait de cadeau.» Pratiquement pas utilisé jusque là (sauf deux matches consécutifs où il prouve qu'il est capable en signant plus de 10 d'évaluation à chaque fois), il saisit sa chance. «Le coach a clairement dit qu'il voulait des battants sur le terrain, donc je me suis dit qu'il y avait peut-être une chance. Au début, j'ai effectivement eu un minimum de temps de jeu, mais il fallait prouver.» C'est fait.

Déjà décisif

Depuis qu'il a intégré le groupe, l'équipe est à 7-3. Nando est souvent décisif. Le dernier match à Cholet, claqué infligée à Strasbourg (69-50), c'est lui qui enfonce le clou. Ses trois derniers paniers à trois-points mettent les siens définitivement à l'abri. «Mais, il n'y a pas que les chiffres qui comptent», ajoute Erman Kunter. «À Clermont (victoire 59-56), en deuxième mi-temps, c'est par sa défense et ses interceptions qu'il a changé le momentum du match, et ça, c'est très très important pour moi.» Jean-François Martin, responsable du centre de formation, qui est allé le chercher à Liévin dans le nord il y a maintenant cinq ans, est bluffé. «Je pensais qu'il serait capable de faire ses premiers pas cette année, de prendre un rôle, 10-15 minutes. Mais à ce niveau-là...» «Aujourd'hui, c'est un talent très intéressant», précise Erman Kunter, «il a beaucoup progressé et il va continuer. Il a de belles qualités. Il est très vite avec le ballon. Il traverse le terrain en un clin d'œil. Une tornade. Il marque des points sur transition, il a un bon tir. Son comportement avec les autres joueurs, son esprit collectif, c'est aussi très positif. Après, il peut prendre des rebonds, il peut faire des passes, son pourcentage aux tirs est bien.» Formé pendant ses années cadet sur le poste 1, il a accepté la saison dernière de se décaler au poste d'arrière pour peaufiner son jeu d'attaque.

«Quand il est arrivé à Cholet, sa faiblesse, c'était le tir», nous confie Jean-François Martin. «L'année dernière, il est devenu performant de loin, et donc vraiment dangereux. Il a une grosse confiance en lui, mais aussi de l'humilité. C'est surtout un gros travailleur.» Aujourd'hui, il dégaîne avec une belle régularité (41,0 % à 3-pts) et peut intervenir avec réussite sur les deux postes. Erman Kunter, un coach qui aime jouer avec trois arrières, profite pleinement de la polyvalence de Nando, en attaque comme en défense.

Un fils de la famille basket

Nando possède aussi des choses qui ne s'enseignent pas. Bercé tout petit par les rebonds de la grosse balle orange. Une mère - Nicole Letien - qui a joué la coupe d'Europe avec Arras, et un père, Bruno, joueur de fédérale. «Je n'ai jamais réussi à le battre en un contre un», nous confie même le joueur de Cholet, en souriant. «Bon, ça fait un moment qu'on n'a pas joué !» Ses trois sœurs ont hérité du même virus. «C'est un garçon qui a un instinct formidable», diagnostique Jean-François Martin. «Il sent, il sait. Pour ce genre de joueur, les choses sont simples. En attaque du cercle, il a le sens du panier. Il a aussi un sens aigu de la passe.» Difficile d'en attendre moins car le gamin a eu pour «parrain de basket» Laurent Sciarra lui-même. «Quand il était petit, Laurent a participé à un stage avec mon père», nous explique Nando. «Et quand il est venu jouer à Paris, ils se sont revus, et depuis ils ont toujours gardé le contact. Nous, on se voyait à chaque fois que ses équipes rencontraient Cholet. Au départ, il prenait surtout de mes nouvelles, de la famille. Maintenant, on commence à parler d'autre chose», poursuit-il avec un sourire entendu. Au match retour contre Dijon, le filleul n'était pratiquement pas entré en jeu, mais il sait que la confrontation aura bientôt lieu. «Je serai motivé ce jour-là !», prévient d'ailleurs le jeune «filleul».

Nando devra tout de même se méfier. S'il a pour lui les atouts de la

jeunesse, il en subit encore les errements. «Il a besoin d'expérience, comme tous les jeunes, il a quelques mauvaises habitudes sur le terrain», fait remarquer Erman Kunter. Sur les quatre derniers matches avec du temps de jeu, Nando perd 3,8 ballons en moyenne. «Mais c'est un jeune qui vit le basket, c'est très important. Il pense basket, il s'entraîne, il rentre chez lui, il regarde les matches d'Euroleague. Il a l'ambition d'être un joueur de très haut niveau. Il est intelligent, il va réussir. C'est déjà un joueur de Pro A. Il ne lui manque pas grand-chose aujourd'hui pour passer au niveau au-dessus.» Nando sait déjà qu'il va consacrer une partie de son été à se renforcer musculairement. Si son tir est devenu fiable, il doit désormais apprendre à le déclencher avec plus de rapidité. Enfin, s'il a appris à canaliser sa fougue et son envie de bien faire, il doit encore travailler en contrôle et en lecture de la défense, dernier devoir de vacances...

Mais d'ici là, le plus dur commence. L'effet de surprise désormais dissipé, Nando va devoir confirmer son entrée fracassante dans l'élite. S'il y parvient, nul doute que son programme estival risque de se charger encore d'une nouvelle obligation : l'Euro des moins de 20 ans. «Là, je pense surtout à bien finir la saison, mais c'est un objectif, c'est clair.» Préselectionné en minimes et l'été dernier pour les moins de 20 ans, Nando n'a encore jamais connu de véritable sélection avec les Bleuets. A ce rythme là, ça ne devrait plus tarder...

ALDO CURTI (LE HAVRE) ET MARCO PELLIN (ROANNE)



L'ANNÉE DES MENEURS

Si Nando De Colo a toujours vu les portes de l'équipe de France se refermer, les deux coupables, ce sont eux : «Chez les 1987, Pellin et Curti l'ont barré à la mène», nous confirme Jean-François Martin. Physiquement, Nando avoue qu'à l'époque, il ne faisait pas le poids. Aujourd'hui, les choses ont changé, mais les deux dragsters restent toujours incontournables. D'ailleurs, s'ils devaient se retrouver tous les trois avec les moins de 20 cet été, il est probable que le Choletais évoluerait en tant qu'arrière. Car De Colo finit la saison très fort mais les deux autres ne sont pas en reste. Pellin, censé débiter la saison derrière un meneur Américain, a profité du retard de recrutement de la Chorale pour prendre les rênes des leaders du championnat. Meneur indiscutable des As, pièce essentielle du collectif Roannais, poison défensif, accélérateur de particule, il doit encore progresser offensivement, mais il a d'ores et déjà le niveau pour les A'. Candidat pour la meilleure progression de l'année.

Plus discrètement, Aldo Curti a tout de même relégué Babou Cissé sur le banc. Meneur titulaire d'une équipe qui se dirige vers les playoffs, alors qu'il n'a pas 20 ans. Très fort défenseur, l'ancien de l'INSEP offre un profil d'organisateur intéressant (6,5 pts et 3,5 pds et 1,3 bp en 26'). Pour franchir un palier, il lui faudrait forcer un peu sa timidité en attaque. Il en a les moyens.

LES AUTRES PRINCIPAUX 87 :

Aurélien Salmon (2,03 m, Nancy), Jérémy Leloup (1,98 m, Le Mans), David Morabito (1,78 m, Antibes), Loïc Akono (1,76 m, Brest), Mateusz Kasperzec (1,87 m, Levallois), Aaron Cal (2,04 m, Le Mans), Jason Bach (1,97 m, Strasbourg), Fabien Causeur (1,90 m, Le Havre), Garry Flormont (2,02 m, Cholet).

SLEEPER DU MOIS →

NANDO DE COLO

Régulièrement, la rédaction pointe son attention sur un joueur que peu de monde prévoyait à pareille fête. Après Marc-Antoine Pellin, place à la nouvelle pépite choletaise.

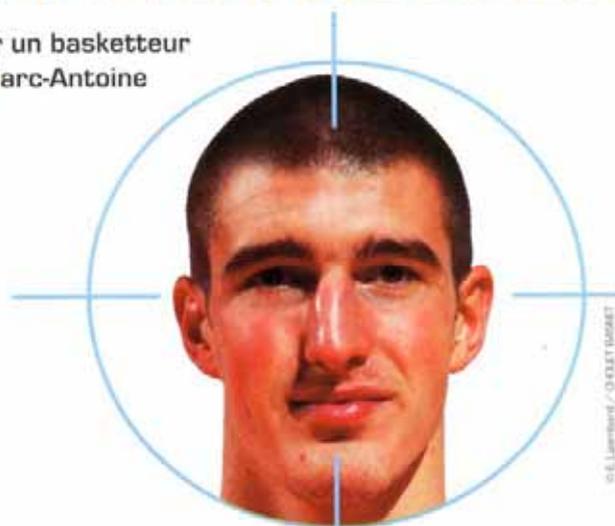
1. Fils de Bruno De Colo et de Nicole Letien, Nando tient en partie son prénom d'un footballeur de l'époque dont sa maman a oublié le nom. Les origines italiennes de l'un et de l'autre, espagnole du côté maternel, expliquent plus vraisemblablement ce choix, diminutif de Ferdinando en italien.

2. Si les parents de Nando ne sont pas franchement grands (1,83 m pour le papa et 1,80 m pour la maman), il se trouve que le grand-père, du côté maternel, était carrément un géant. André mesurait, suivant les avis, entre 2,13 m et 2,15 m. En dépit de ces mensurations, il n'a jamais joué au basket.

3. Depuis toujours ou presque, les parents de Nando sont immergés dans le basket. Dirigeants tous deux de l'Union Sportive Arras Ouest, le papa a, par ailleurs, fait remonter par le passé Le Portel en N4 puis en N3, avant d'en prendre les manettes de coach. La maman a été une joueuse d'élite avec PTT Arras.

4. Dès ses premiers pas ou presque, Nando a tâté du cuin. À l'âge de deux ans, pendant une vingtaine de minutes après l'entraînement, sa mère avait l'habitude de lui apprendre à recevoir le ballon. Forcément, cet apprentissage et cette immersion des plus précoces ont fini par le gagner.

5. Les trois sœurs de Nando n'ont pas échappé à la contagion basket. Leïla Legrain (30 ans) a participé à l'aventure de Villeneuve d'Ascq, jouant même une saison en ligue. Sandy Legrain (28 ans) porte les couleurs de Saint-Martin les Boulogne. Quant à la prometteuse petite dernière, Jessie (16 ans), elle est cadette à l'USVO.



→ Club : Cholet

→ Taille : 1,92 m → Age : 19 ans → Poste : Arrière

→ Statistiques :

6.9pts à 54.3% aux tirs, dont 14/35 à 3pts, 2.2rbd et 1.86pd en 18 min/m

6. Après des débuts minot à Arras, c'est avec les Benjamins de Lens et plus encore avec les Minimes de Liévin que Nando prend son envol. Parce qu'il est nordiste, on peut supposer que Gravelines va l'accueillir. Le BCM lui préfère Loïc Akono et Baptiste Bataille. Nancy croit tenir la corde mais Cholet arrache sa décision en 2002.

7. Très vite mis en valeur avec les Espoirs choletais (8.8pts en 2004), Nando explose l'an passé dans un rôle de *combo guard* (15.7pts à 53.1% 4.8rbd-3.2pds). Tout laisse à penser que le monde pro lui ouvre en grand les bras. Il n'en est rien. Prometteur en préparation, il faudra l'éviction de Ruddy Nelhomme pour le voir enfin.

8. Utilisé l'espace de dix minutes lors des neuf premières journées, Nando finit par taper dans l'œil de Erman Kunter. Depuis lors, c'est l'avalanche : 8.5pts à 55.8%, 2.5rbd et 2.3pds en 22 min/m. Contre Le Havre lors de la 21^e journée, il réussit 22 points, 9 passes et 5 rebonds pour une évaluation de 29 !

9. Devenu une pièce majeure du dispositif choletais, Nando a su y imposer sa force de travail, son engagement de tous les instants, son esprit de compétition et sa soif de perfection, autant de données chères à l'exigeant technicien turc. S'il poursuit sur sa lancée, une place avec les A' est envisageable dès cet été.

10. Toujours sous contrat stagiaire, rien ne dit que Nando signera son premier bail pro avec Cholet. Sollicité de toute part, il réfléchit à faire une année supplémentaire avant de s'envoler. Conseillé par sa mère et son "parrain" Laurent Sciarra, il ne devra pas se tromper en veillant à ne pas brûler les étapes.

HOT LINE

« On murmure même que dans le Sud, on est des branleurs »

→ **Fabrice Veyret** n'a pas la langue dans sa poche pour clamer sa colère dans les colonnes de *Nice Matin*. Le président du HTV, scandalisé que l'organisation de la Semaine des As 2008 par les Varois puisse être remise en question, a bien l'intention de ne pas lâcher le morceau. « Orléans est d'ailleurs à l'affût d'un faux-pas. Mais on va leur montrer de quel bois on se chauffe » tonne-t-il. Affaire à suivre...

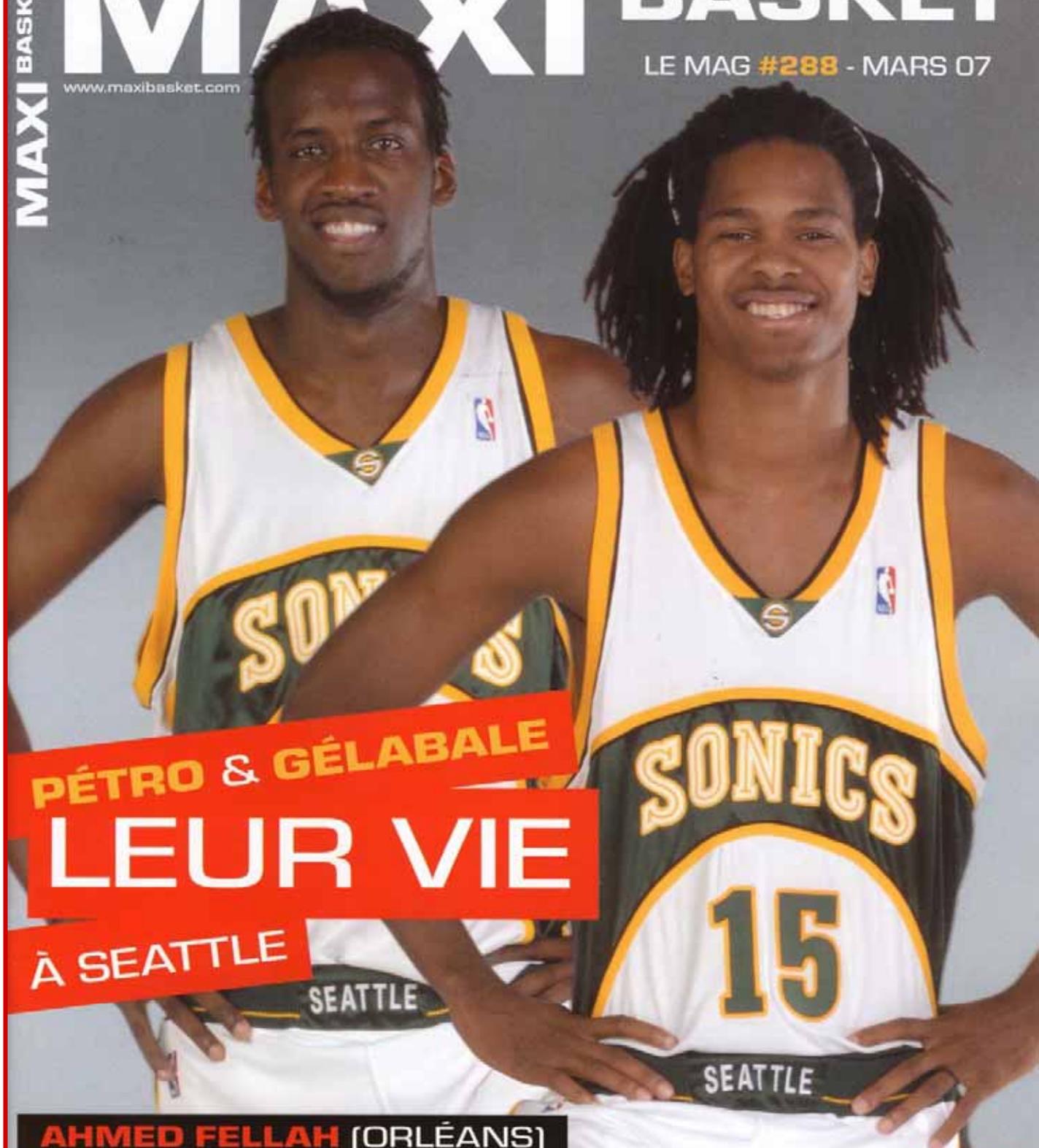
POSTERS XXL : KENNY GREGORY (LE MANS) & STEVE NASH (PHOENIX SUNS)

MAXI BASKET

MAXI BASKET

www.maxibasket.com

LE MAG #288 - MARS 07



PÉTRO & GÉLABALE

LEUR VIE

À SEATTLE

AHMED FELLAH (ORLÉANS)

ERMAN KUNTER (CHOLET)

ROBERT MICHALSKI (ROUEN)

CÉLINE DUMERC : LE 7^e FINAL FOUR DE BOURGES

L 11454 - 288 - F: 4,60 €



CAN: 72580 / DOM: 5506 / MAR: SOMAD / CH: 78690 / 02/06/07A 782227A



© AP / BETTMANN / L'ESPRESSO



MICKAËL GÉLABALE & JOHAN PÉTRO

SEATTLE SUPERSONICS ←



NUITS BLANCHES À SEATTLE

Cinq jours passés à Seattle avec Mickaël Gélabale et Johan Pétro.
Adoptés par la franchise et la ville, les deux Bleus sont d'inséparables compagnons
au destin sportif prometteur.

✦ De notre envoyé spécial à Seattle, Vincent LORIOT



MICKAËL GÉLABALE & JOHAN PÉTRO

Quand Seattle est plus verte que verte

Vert et pluvieux. Vert parce que pluvieux, certainement. Avant de partir pour la ville la plus au nord-ouest des Etats-Unis, à deux cents bornes de Vancouver, ces deux mots revenaient sans cesse dans la bouche de ceux qui connaissent. Vert et pluvieux, donc. Dès l'arrivée sur l'aéroport de Tacoma, l'évidence s'impose. Après le survol de la banquise arctique et des grands lacs enneigés du Canada, la plongée sur Seattle confirme que la région est boisée, épargnée, presque sauvage. S'offre à nos yeux une ville émeraude de 500.000 habitants, pas loin de 4 millions si nous prenons la région du Puget Sound, ce bras du Pacifique qui borde la côte en de multiples éclatés. Seattle est ainsi faite qu'elle a des chaînes de montagnes blanches qui l'encadrent et les pieds dans l'eau. Mieux, toute la cité semble tournée vers l'océan. L'activité portuaire y est intense, le commerce maritime un centre névralgique. Réputée pour accueillir des fleurons de l'industrie (*Boeing*) et des hautes technologies (*Microsoft*), elle marie avec une belle élégance une architecture moderne, faite de buildings originaux dont les vitres accentuent la réverbération de la mer et du ciel, avec des maisons plus traditionnelles, typées européennes, finement décorées, douillettes en cette fin d'hiver.

Parti avec pulls, chaussettes épaisses et treillis - vert il va sans dire - il aurait été judicieux de s'enquérir du climat local avant de faire sa valise. Car il se trouve que la plus grande ville de l'Etat de Washington, située à la même latitude que Nantes, propose des températures aussi douces que la grande dame de la Loire, avec qui elle est d'ailleurs jumelée. Quant à la pluie, nous ne dirons pas qu'elle ne nous a pas douchés, surtout en fin de journée, mais les clichés ont la vie dure quand on est surnommé *Rainy City*. Moins arrosée que New York, Seattle souffre simplement d'un ensoleillement parcimonieux. Le ciel est souvent gris, voilà tout. Est-ce pour cela que les bars y sont

fréquentés avec assiduité ? De prime abord, il est tentant de le penser. Les Irlandais et Bretons aiment à s'y retrouver quand les nuages plombent l'horizon. Les *Seattleites*, c'est ainsi que se nomment les habitants, ne font pas autrement. Comment le leur reprocher quand on sait que c'est justement dans ces lieux de vie qu'est né le son grunge (Nirvana, Pearl Jam, un équivalent rock au rap des Noirs, mais pour les Blancs, serions-nous tentés de raccourcir...) puis le mouvement grunge (du genre la société capitaliste est pourrie, nous en sommes ses légumes, on le sait et on vous emmerde en vous montrant notre crasse). Toujours est-il que des relets sympas de l'attitude grunge parcourent le quartier de Queen Anne, où nous logeons, et le *downtown* côté front de mer, vers le marché animé de Pike Place. De nombreux jeunes, mais pas seulement eux, se triment fringués comme des hippies des temps modernes. Normal, nous direz-vous. Jimi Hendrix, l'étoile du festival de Woodstock, est né à Seattle, le nom de la ville est celle d'un chef indien, les mouvements alter mondialistes y ont pris racine et le maire démocrate de la ville est un converti à l'écologie que la presse US présente comme le « Vert qui défie George Bush ». Vert, toujours.



Quand le patron menace de plier les gaules

Clayton Bennett n'est pas le genre de proprio à vouloir se faire mousser dans les soirées mondaines, au seul prétexte qu'il possède les deux équipes professionnelles de basket de la ville. En bon investisseur, il a mis des billes dans l'affaire pour qu'elle lui en rapporte plus qu'elle ne lui en coûte. Normal, nous direz-vous, sauf que l'homme annonce perdre 20 millions de dollars par an. Une raison suffisante pour avoir envie de déménager son business du côté de Oklahoma City, sa ville de résidence et de cœur. Même s'ils bénéficient d'un répit jusqu'à la fin de la saison 2008-09, les politiques de tout poil sont prévenus. Si des fonds publics n'apportent pas les 400 millions qu'il réclame à l'édification d'une nouvelle arène estimée, excusez du peu, à 500 millions (la plus chère de NBA !), il se fait la malle. Et l'on parlera alors des Sonics et des Storm, champion WNBA en 2004, de Oklahoma City !

L'objet de son courroux est simple. La KeyArena et ses 17072 places, jeune fille de onze ans d'âge, n'est pas l'enceinte digne du standing qu'il souhaite pour ses protégés. Plus embêtant à ses yeux, elle ne génère pas suffisamment de cash pour recevoir avec faste des concerts, conventions politiques majeures et autres assemblées générales des multinationales qui grouillent dans le coin. La menace est sérieuse. Elle l'est tout autant aux yeux de la communauté. Clayton Bennett exige de nouveaux murs pour 2010 au plus tard. Si aucune réponse

positive ne tombe avant le 31 octobre prochain, il mettra sa menace à exécution. Autant dire que l'homme a tous les atouts en main pour booster les décideurs démocrates et républicains. Surtout que son prédécesseur, Howard Schultz proprio des cafés *Starbucks*, a jeté l'éponge pour n'avoir pas réussi à se faire entendre sur le sujet. Un deuxième clash serait bien plus lourd de conséquences.

Le plan de financement - d'une simplicité enfantine et presque indolore pour les contribuables - est carrément sur la table. Aux Etats-Unis comme ailleurs, on lève l'impôt quand il faut mettre la main au pot. Là, l'idée géniale est de taxer modestement les consommateurs qui se rendent au restaurant, louent des chambres d'hôtel et des voitures. En gros, on ponctionne les gens de passage, touristes et *businessmen*, mais pas les habitants. Guoi de plus malin pour éviter de se mettre à dos ces derniers lors des prochaines élections ! La ficelle demeure grossière et l'opposition est farouchement opposée à ce système décrit comme « socialiste » ! Au fait, la population ne gronde pas sans raison. Elle continue de payer des impôts pour le Kingdom, vous savez, ce stade de 66.000 places inauguré en 1976, que le baseball (Mariners) puis le football (Seahawks) ont tour à tour déserté, et que l'on a démolit en 2000 parce qu'il ne répondait plus aux normes dictées par la modernité. Cette pilule a été avalée. Celle de la KeyArena le sera-t-elle aussi facilement ?



Quand les Sonics ne tournent pas au Super

La ritournelle est connue. Hormis quelques matches savoureux, il faut attendre les playoffs pour se régaler du spectacle proposé en NBA. Le reste du temps, l'ennui est trop souvent la règle. Un rythme lénifiant, sans passion ni chaleur; heureusement cassé par des performances individuelles de choix, des actions hors-normes, des paniers inouïs qui font le pain quotidien des chaînes de télévision sportives. Que cette affirmation plaise ou irrite, on n'en démord pas. Alors imaginez un peu à quoi ressemble un match d'une formation classée dans les bas-fonds de la Ligue, nantie d'un triste record de 15 défaites de rang à l'extérieur, dont le coach est sur le sellette et qui se débat vainement pour retrouver son lustre des années 90. Derniers de la division Northwest, les Sonics n'ont pas grand chose à mettre sous la dent de leurs fans. La venue de Sacramento, dernier de la Pacific, devait combler les ventres affamés. Il n'en a rien été. Le duel de mauvais élèves à l'Ouest a tourné court.

Jeu d'une simplicité enfantine, sans structure bien définie si ce n'est que Ray Allen croque toutes les possessions sans que quiconque n'y voit à redire, les Sonics coulent à flots. D'accord, l'ailier maison possède un putain de tir et a la classe, mais à quoi bon définir ce sport comme collectif, lorsque les balles sont toutes dévolues à la star maison et, un cran en dessous, au revenant Rashard Lewis ? Les meneurs, limités, font leur maximum, les réservistes extérieurs ne disposent pas d'opportunités et les intérieurs ont pour fonction principale d'aller à la pêche aux rebonds s'ils veulent disposer de la balle. Les minutes passent sans grande intensité. Y'a pas à dire, les

Sonics sont bien l'une des plus faibles équipes de la grande Ligue. Heureusement, le show est ailleurs. Depuis les tribunes, Ron Artest se fait copieusement siffler; parfois même insulter. Non content d'être énorme d'efficacité des deux côtés du terrain, le parfait mauvais garçon de la Ligue est exemplaire dans son comportement. Pas si facile quand on voit les deux ou trois zigotos qui lui balancent, à dix mètres, des bordées de vanes plus ou moins gracieuses. Sur l'une d'entre elles, le banni d'Auburn Hills est limite de craquer... de rire. Comme quoi l'électricité n'est pas branchée sur le parquet. En revanche, l'ambiance est pesante au vestiaire. Les deux préférés des médias prennent leur temps avant de répondre sans ardeur aux questions de cinq ou six journalistes. Quant aux seconds rôles, ils se douchent fissa, se rhabillent en moins de deux et filent sans dire mot. A se demander si l'on a assisté à la déroute d'une équipe ou à l'énième représentation d'un assemblage d'individus qui n'ont pas grand chose à partager en dehors du parquet.

Nos deux Français sont à l'unisson. Peu bavards, « frustrés », pressés d'en finir avec cette mascarade. Tout juste convient-on de se revoir plus longuement à leur retour de Sacramento. Car demain, rebelote, cette fois chez les Kings. Même cause, même effet ? Oui et non. La rencontre est sophonique, à sens unique en faveur des... Sonics. A se demander si les Californiens n'ont pas attrapé la veille un sale virus du côté de la KeyArena. Johan utilise à plein les miettes mises à sa disposition (12pts-8rbds en 18 min) et Mickaël n'a pas voix au chapitre. C'est parfois long, très long, une saison de NBA.



Dans le micro

« Johan est comme un poisson dans l'eau. La NBA, c'est son monde. Mike, lui, c'est un caméléon. Il s'adapte partout. Il ne sort pas de chez lui. Salle, appartement, aéroport, ça lui va comme un gant. »

◆ Claude Bergeaud, coach de l'équipe de France.

« Mickaël sait faire la part des choses, reste connecté à la réalité. Il sait faire son auto-critique et il n'est pas utile de le lui dire quand ça ne va pas. Même dans une mauvaise passe, il ne lâchera pas l'affaire. La présence de Johan l'a énormément aidé. Il n'y avait pas meilleur moyen d'apprendre et de se sentir épaulé. » ◆ Jim Bibb, Cholet.

« On est majeur et c'est ça qui est super, comparé à l'Europe. » ◆ Mickaël.

MICKAËL GÉLABALE & JOHAN PÉTRO

Quand Gélabale ne la voit plus

Le 11 février à Sacramento, Mickaël Gélabale n'est pas entré en piste. Une sale nouvelle qu'il n'avait pas vécue depuis le 29 novembre. Une décision de Bob Hill qui n'annonce rien de bon si l'on se fie aux propos tranchés lancés publiquement. « Je ne trouve pas qu'il utilise ses minutes comme il en est capable », avant de se montrer moins définitif : « Je vais l'utiliser car je crois toujours en lui. » De belles paroles qui ont tout l'air de menaces. Le natif de Pointe-Noire ne le dira pas ouvertement car il ne mange pas de ce pain-là. N'empêche que ça rumine en son for intérieur. Son pote Johan le consent à mots feutrés : « J'ai connu ça à une période l'an passé et c'est dur à accepter. Là, il ne dit rien mais je crois qu'il cogite. » Et il a de quoi se poser des questions, Mickaël.

L'an dernier à pareille époque, Bozidar Maljkovic tentait de le casser psychologiquement, lui reprochant de vouloir quitter la maison madrilène (et 650.000 dollars) pour rejoindre l'été venu le monde étoilé de la NBA. Mickaël en avait pris son parti. Normal, le compte à rebours était enclenché. Là, c'est différent. Il a signé pour deux ans chez les Sonics (et 1,4 million de dollars), avec la ferme intention de s'y faire un nom, lui le discret à l'efficacité froide, aux effusions rares, aux convictions fortes mais tout en retenue. Et qu'apprend-il fin février de la bouche de son coach ? Que le banc lui est réservé. Non seulement les places d'arrière et d'ailier titulaires sont chaudement monopolisées par Ray Allen et Rashard Lewis, mais Damien Wilkins lui est repassé devant en qualité de première rotation. Pour d'autres, le temps des jolies promesses s'évanouirait. Pour lui, qui met un point d'honneur à ne jamais lâcher le morceau, à tracer sa route sans s'occuper des on-dit, elles ne sont qu'en *stand-by*, prêtes à exploser à la première occasion qui se représentera. Il en a trop montré jusque-là pour imaginer qu'il s'effacera, lui l'anonyme qui s'est fait un nom.

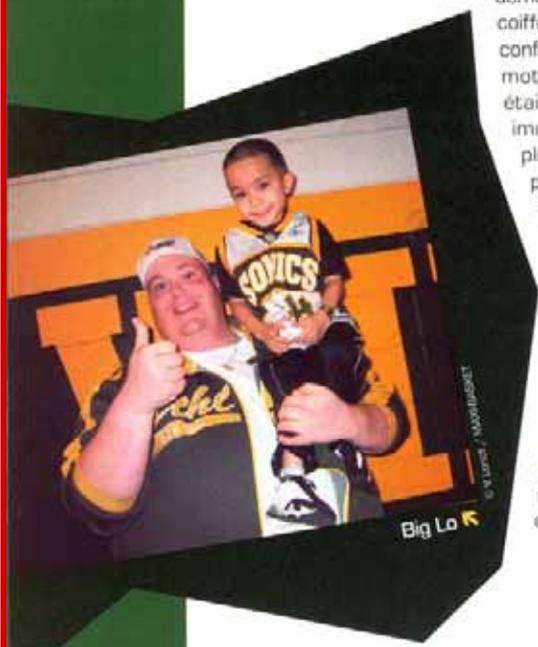
« Aucun journaliste ne savait qui il était. Ici, tout le monde suit le *college basketball* et est capable de dire quel joueur y fait quoi. Mais, pour un Européen qui n'a jamais joué aux Etats-Unis, c'est l'inconnu. » Janna Ford est l'assistante du GM. Francophone et francophile, elle a été le témoin privilégié des présentations l'été dernier. Un moment que Frank Hughes, journaliste à *The News Tribune*, garde en mémoire : « C'était difficile d'imaginer ce qu'il pouvait apporter. Je me souviens que son agent nous l'avait présenté en disant qu'il mesurait plus de

2,01 m et nous, perplexes, on se demandait si c'était grâce à sa coiffe rasta ou pas ! » Notre confrère le reconnaît à demi-mots. L'international français était un mystère. Levé immédiatement en interne, plus tardivement au grand public. « Dès les premiers entraînements, tous ses coéquipiers ont compris qu'il serait plus qu'utile à l'équipe. Ils n'ont jamais douté de l'opportunité de sa venue. Ses qualités athlétiques, le fait qu'il progresse de jour en jour et sait se rendre disponible sont en passe de convaincre définitivement ceux qui ne le connaissaient pas. »

confirme Janna, séduite par le bonhomme. Pour tous les autres, il a fallu un mois pour jauger du drôle d'oiseau au phrasé créole.

En novembre, 31 minutes sans intérêt en 16 matches. Une misère. En décembre, la providence le frappe. Ray Allen se blesse et se repose du 5 au 20. A cette même date, c'est au tour de Rashard Lewis de rejoindre l'infirmerie pour une longue convalescence. Ni une, ni deux, Mickaël déboule et surprend tous ceux qui se demandaient à quoi bon être allé chercher en Espagne ce freluquet aux gambettes maigrichonnes. Dubitatif au début, Hughes ne l'est presque plus. « Les Sonics tiennent avec lui un arrière trop fin mais de bonne taille, plutôt bon dribbleur, avec un style peu orthodoxe quoique efficace. On croit souvent qu'il va perdre la balle mais, en fait, il est surprenant dans son aptitude à trouver des solutions. » Les 52 jours et 22 matches que l'ailier titulaire a manqués ont pleinement profité au *rookie* antillais. Sa moyenne de points a quadruplé et son temps de jeu a été multiplié par dix. Avec lui sur le terrain, le différentiel de points est largement positif pour les Sonics. Pas un mince exploit quand on sait que celui de l'intouchable Ray Allen est... négatif. Même le célèbre *Big Lo*, autoproclamé plus gros fan des Sonics, en tous les cas le plus connu d'entre tous, est sans le charme. Rencontré dans les couloirs de la KeyArena, ce quadra bien nourri au sirop d'érable y va de son compliment : « Pour un *rookie*, je suis surpris de la vitesse avec laquelle il s'est fondu dans la Ligue. Je lui prédis un superbe avenir en NBA. » Ceci ressemblerait à un tableau idyllique si le printemps n'était pas déjà passé du côté de Seattle.

Tout porte à croire que l'on a assisté au début d'une longue traversée du désert. Le retour en action de Lewis, bel attaquant au demeurant, a donc rejeté Mickaël sur la touche. Menacé, Bob Hill se doit de laisser la part belle à ses deux joueurs cadres. Le coach doit d'abord sauver sa peau avant de penser à celle de son jouvencEAU. C'est un scénario peu avantageux. Quand il sortira du banc par tranches de quelques minutes, il le fera souvent en compagnie d'autres réservistes. Toute l'attention se portera sur lui, ce qui n'est jamais aisé » croit le journaliste. On ne lui donne pas tort puisque les faits ne le contredisent pas. En revanche, il paraît clair que Mickaël n'est jamais aussi fort lorsqu'il n'est pas la première option, jamais aussi utile au rendement de son équipe quand son job est de réussir toutes les petites choses qui ne se voient pas du premier coup d'œil. Un style qui ne correspond pas forcément aux canons habituels de la Ligue. « Il doit se montrer plus agressif pour passer un cap, profiter de ses qualités pour attaquer le cercle. Il faut également qu'il marque avec régularité les tirs ouverts et apprenne à s'écarter jusqu'à la ligne des 3pts. C'est indispensable pour se faire une place » complète notre confrère. A qui l'on ne peut donner tort à propos de la ligne majorée : 2/20, c'est un peu court, oui. Mais que l'on ne rejoigne pas totalement sur l'engagement, ou plutôt son manque. Mickaël a du Boris Diaw en lui. Elevé à l'euro-péenne, il n'est pas du genre à ne penser qu'à lui. Son credo, c'est le collectif. Il est le cinquième élément sans lequel la machine déraile. Alors oui, il parle de « forcer sa nature » mais sa nature, c'est de ne pas brusquer au risque de casser la bonne alchimie, c'est de laisser venir les choses et les analyser avant de piquer au bon moment. Ce n'est pas parce qu'il ne le crie pas aux micros et magnétos qu'il n'est pas sûr de sa force, n'a pas la ferme intention de se battre pour prouver son importance. Atlanta n'avait pas compris Boris. On ne voudrait pas que Seattle commette la même erreur d'appréciation.





Dans le micro

« Pas une seule fois, Mike ne s'est posé des questions. Il se concentre sur son objectif : basket, basket, basket. Avec Johan, ils forment un couple. » ➔ Bouna N'Diaye, agent de Mickaël.

« Pourquoi diraient-ils du mal de nous ? Ils savent que l'on prend ce qu'ils nous donnent sans montrer d'états d'âme. On attend notre tour et on fait du bon taf, donc... Je pense qu'ils nous aiment bien. Tu as vu hier que je faisais du un-contre-un avec Detlef Schrempf et on s'amusait bien. Non, vraiment, c'est sincère. Ici, contrairement à Madrid, quand il y a un problème on sait te le signaler, si tu vois ce que je veux dire... » ➔ Mickaël.

MICKAËL GÉLABALE & JOHAN PÉTRO

Quand Paul Fortier souhaite le bonjour à la France

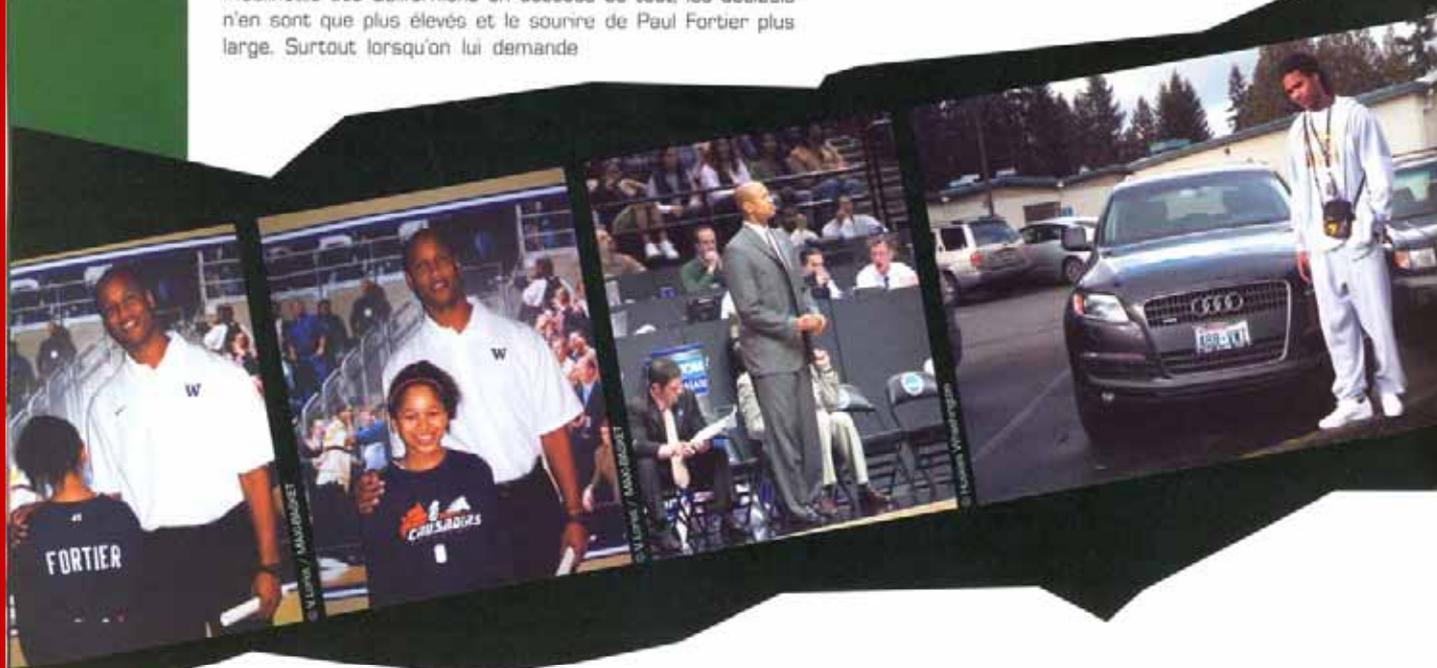
Pendant toutes les années 90, il a fait partie des intérieurs les plus réguliers du championnat de France.

Adroit, technique, gestuelle et placement sûrs, il n'a laissé que de bons souvenirs à Reims, Dijon, Paris, Le Mans et Cholet. Dans l'Hexagone, où ses filles Kassia et Marissa sont nées, il s'est totalement fondu au paysage, obtenant même sa naturalisation sur le tard. Après un ultime crochet par la Grèce et l'Espagne, Paul Fortier est retourné au pays fin 2002. En premier lieu à l'université de Washington, pour y terminer ses études et y obtenir son diplôme en psychologie laissé en friche dix-sept ans plus tôt. Puis, pendant deux ans à la cérébrale Cornell, du côté de New York, pour y faire ses gammes d'apprenti technicien. On le retrouve aujourd'hui avec les Huskies, ses élèves qui pourraient être ses fils, dans un rôle d'assistant qui semble taillé sur mesure pour ce quadra qui porte toujours beau. Car le basket universitaire - qu'il se pratique à New York, dans l'Indiana ou à Seattle - a ceci d'immuable qu'il est toujours extrêmement populaire. Et au moins aussi couvert par la presse que la pourtant bien plus glamour NBA.

Dans l'Etat de Washington, trois facs (Gonzaga, Washington et Washington State) font le plein de leurs bouillants supporters. Le campus, ici, compte 42.000 étudiants. Se tirer la bourre pour la suprématie du coin et un morceau de gloire nationale n'est pas un terme galvaudé. Le match de ce soir contre Stanford, classé n°25 national, ne déroge pas à la règle. Les 10.000 places du Edmundson Pavilion sont prises d'assaut, les fans de tout âge arborent à l'unisson la couleur pourpre, les encouragements y sont mille fois plus sincères que ceux entendus à la toute proche KeyArena. Si le basket universitaire n'est plus une référence absolue dans sa valeur sportive, il demeure un must pour qui apprécie les ambiances enfiévrées. Et comme Washington vient de passer à la moulinette des Californiens en dessous de tout, les décibels n'en sont que plus élevés et le sourire de Paul Fortier plus large. Surtout lorsqu'on lui demande

s'il a gardé le contact avec son pays d'adoption.

« Bien entendu. Eric Girard, Tom Becker, j'ai plein d'amis avec qui je discute régulièrement » assure-t-il dans un très bon français. A deux reprises, il s'est déplacé pour aller superviser des jeunes du Centre Fédéral, dans l'éventualité qu'un « bon jeune ait envie de venir étudier aux Etats-Unis. » C'est bien connu, les scouts adorent les « grands gabarits qui s'écartent pour tirer à 3pts ». Et nos Frenchies des Sonics, dans tout cela ? « J'ai rencontré Pétro l'an dernier et j'espère avoir l'occasion de faire la connaissance de Gélabale, qui est arrivé à Cholet après mon départ. J'entends de bonnes choses sur leur compte, comme quoi ils progressent régulièrement. Johan est arrivé très jeune, sans expérience, et c'est très dur de se faire une place au soleil rapidement quand on n'a pas eu l'occasion de se faire la main. En Europe comme en NCAA, on ne parle que de potentiel et on oublie parfois que la formation est primordiale. Je trouve que la démarche de Mickaël est la bonne. Il a été patient et a appris le métier *step by step*. Ici à Washington, Brandon Roy a fait ses quatre ans et il a de bonnes chances d'être élu rookie de l'année en NBA. Il faudrait que les joueurs aient plus souvent cette perception en tête. Malheureusement, on leur promet une place de 1^{er} tour dès 19 ans. C'est difficile de résister à cet appel. » C'est à ce moment que sa petite dernière, Marissa, 12 ans, arrive tout sourire. Elle n'ose pas parler français. Son papa envisage de l'envoyer à Cholet chez des amis pour parfaire ses rudiments pendant les vacances. Apprendre les fondamentaux avant de se lancer dans le grand bain, comme une parenthèse heureuse pour conclure sur la nécessité de ne pas brûler les étapes.



Quand Mickaël speaks French à des Américains

Mickaël a accepté. De bonne grâce. Pas Johan, porté pâle car il ne se sent pas bien. Les Sonics lui ont proposé d'aller rendre visite à des collégiens de la Chinook Middle School de Bellevue. Direction l'autre rive du lac Washington, à bord de son Audi Q7. Une petite centaine de gosses piaffe d'impatience dans le gymnase réquisitionné pour l'occasion. Atmosphère sympa, bouillonnante mais disciplinée, encadrement du prof oblige. Présentation.

« Lavez-vous les enfants ! On va chanter ce que l'on a préparé pour Mickaël. » Sur l'air de "savez-vous planter des choux ?", l'invité d'honneur a droit à "jouez-vous au basket-ball, à la mode, à la mode, jouez-vous au basket-ball, à la mode de chez nous ?..." Applaudissements et batterie de questions plus ou moins préparées par les élèves, aux accents parfois totalement incompréhensibles.

« Quelle couleur aimes-tu ? » « Le bleu. »
 « Tu as des *animals* ? » « Plus petit, j'avais un chien. »
 « Tu préfères le pigeon ou le crabe ? » « Je ne mange pas de pigeon. »

« Ton numéro de téléphone, s'il te plaît ? » « Je n'en ai pas. »
 « Tu aimes quoi comme film ? » « Action, karaté. »
 « Tu aimes les Italiens ? » « Non, ils ont battu la France lors de la Coupe du monde. »

« Comment ça va ? » « Très bien et toi ? »

...
 C'est reparti pour la chanson ! "Jouez-vous au basket-ball..." Mickaël se saisit d'un gros paquet de billets à distribuer pour un

match des Sonics. But du jeu. À lui de poser ses questions et à eux de répondre correctement et en français. On en retiendra une, posée au gosse qui arbore le maillot de la *squadra azzurra* :

« Aimes-tu la France ? » Bien obligé pour récupérer deux tickets : « Euh, ben, oui. » Fou rire général. Des gradins descend un « On t'aime Mickaël ». Ne serait-ce pas la même blondinette qui demandait tout à l'heure le numéro de son idole ? Elle promet, la demoiselle. S'en suit la sélection des meilleurs dessins, divers jeux avec ballon et une démonstration de alley-oop et de dunk. Clic-clac photos, séance de dédicaces. Trente minutes sont passées et la cloche retentit. Au revoir les enfants. Au revoir Mika.

...



Dans le micro

« Mickaël trace sa route. Orgueilleux, il veut prouver sur le terrain pour faire taire les on-dit. Il ne montre jamais de périodes de doute ou ses états d'âmes, ne pleure pas sur son sort. Il bosse pour prendre la place du mec devant et prendra ses responsabilités le moment venu. »

✦ Rudy Nelhomme, ex-coach de Cholet.

« Quand tu dois t'exprimer en anglais, tu finis par avoir mal à la tête. » ✦ Mickaël.

MICKAËL GÉLABALE & JOHAN PÉTRO

Quand Pétro n'est pas Moïso

Il le supporte depuis son arrivée à l'INSEP en 2000. Il n'avait que 14 ans, un an de basket dans les jarrets et, déjà, les comparaisons pleuvaient. Pensez donc ! Un Guadeloupéen de grande taille, né à Paris avant de retrouver ses racines, hyper mobile, coordonné, aux enchaînements vifs, à la gestuelle prometteuse, propulsé au Centre Fédéral avec tous les éloges, c'était le futur Jérôme Moïso, pardi ! Les années sont passées, le parallèle n'a jamais cessé. Jusqu'à s'interroger sur sa motivation profonde, sa nonchalance d'apparence, ses opportunités mal saisies, son insouciance, son inconscience diront certains. Au grand dam de l'actuel Sonics. Et sans l'assentiment de son mentor Jack Sikma. L'assistant de Bob Hill a ceci de particulier qu'il connaît l'oiseau depuis plus de quatre ans. Mieux, il en était le coach particulier l'été 2004, lors de l'Eurocamp qu'organise Benetton Treviso. Autant dire qu'il sait de quoi il parle. Et l'amalgame ne lui sied pas du tout : « Il va au moins aussi vite que Jérôme, ce qui n'est pas rien, et la qualité de son tir me semble d'une tout autre valeur. On verra bien mais je ne crois pas me tromper. » De toute façon, la vérité est là, implacable. A tout juste 21 ans, Johan Pétro poursuit sa deuxième saison NBA, au sein d'une franchise qui croit suffisamment en lui pour avoir levé l'option qu'elle détient sur ses droits jusqu'en 2008. En novembre 2006, la D-League lui pendait au nez. Quinze mois et 54 titularisations plus tard, il peut envisager passer les dix à quinze années qui viennent dans la grande Ligue. Un revirement de situation qui s'explique par un joli concours de circonstances et par ses propres mérites.

Jerome James, Vitaly Potapenko, Reggie Evans, Predrag Drobnjak, Calvin Booth, Patrick Ewing et Horace Grant en fin de vie, Jeleni McCoy, Vin Baker un peu avant l'alcoolisme, Olden Polynice, Jim Mollvaine... On pourrait griffonner une pleine page de ces intérieurs qui ont eu pour mission de solidifier la raquette des Sonics ces dernières années. Vous l'aurez compris par vous-même, la liste ne fait pas rêver; doux euphémisme. C'est dans ce concert que Johan déboule en 2005. La raquette est vide de substance. Il faut tout reconstruire. Il n'a que 19 ans mais il est là pour ça. Superbe opportunité. D'autant que le gauche et inexpérimenté Robert Swift n'a pas grand chose à proposer pour lui boucher l'horizon. On connaît la suite. Une année *rookie* entamée dans le doute et terminée pleine de promesses. Cruel mais heureux coup du sort, le fameux Swift, parti pour lui être préféré à l'orée de la présente saison, se déchire les ligaments en préparation. La place est nette pour la confirmation. Y'a plus qu'à... Sauf que la musique connaît des fausses notes.

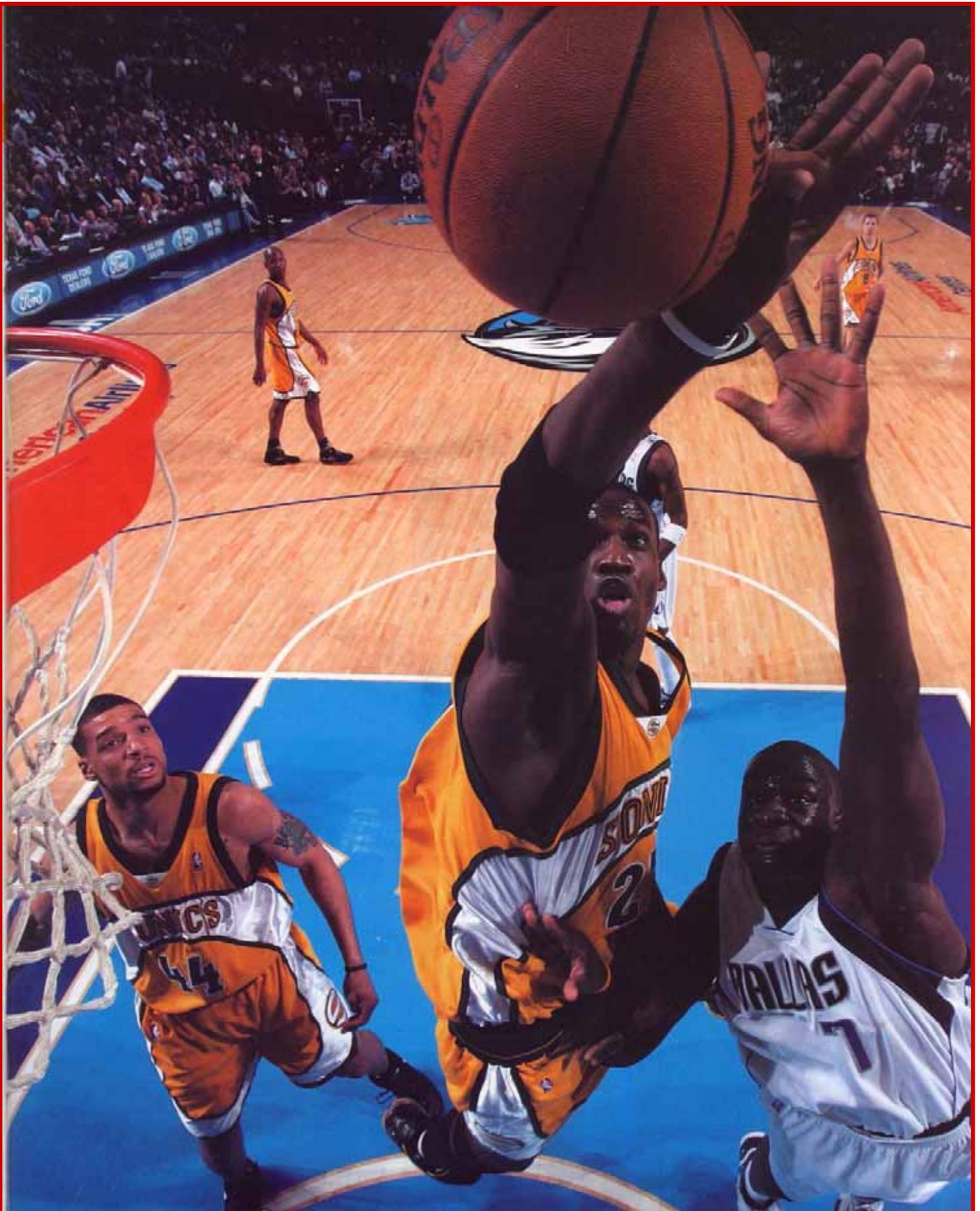
Depuis début décembre, le pivot titulaire se nomme Nick Collison. Un bon mec, sérieux et tout, mais un pis-aller; surtout pas la solution rêvée par l'encadrement des Sonics. Aux dires des observateurs, la passation de pouvoir n'est pas injuste. Elle a ses explications. Frank Hughes, de *The News Tribune*, l'analyse ainsi : « Johan doit se concentrer sur le rebond. Dans ce domaine, il peut être catastrophique. Contre Washington, il marque 12 points et ne capte aucun ballon. Incroyable en 14 minutes ! Cette équipe a besoin d'être rassurée dessous et il n'est pas toujours l'homme de la situation. » Un tacle

qui ne se veut pas cassant : « Ses absences sont compensées par de très belles choses, des gestes de classe, des contres importants, de la course. Il faut juste lui laisser le temps de tout assimiler. Dans cette Ligue, les intérieurs européens ont la réputation d'être de bons basketteurs à qui il manque de la dureté, le goût du contact. Il a montré qu'il pouvait être rugueux sur des séquences. On peut espérer qu'il le sera de plus en plus au fil des saisons. » En cela, le journaliste maison est rejoint par le maître d'école du Français. Jack Sikma est formel : « Ses progrès sont considérables. Il y a trois ans, il était très vert. On percevait ses immenses aptitudes athlétiques mais tout le reste demeurait au stade de plus brut. Sa connaissance du jeu, son positionnement en défense, sa régularité dans le tir, son timing, tout ceci est en phase d'assimilation. Maintenant, pour s'élever et atteindre ce dont on le sait capable, Johan doit répondre à un challenge majeur : comprendre les finesses du jeu. C'est un énorme défi quand on n'a que 21 ans, à un poste qui requiert de la maturité et de l'expérience. Tous les jours ou presque nous insistons sur ce point, dans l'espoir d'accélérer le processus d'acquisition. »

Costaud, Johan l'est sans plus. Bien loin de ses compères au physique de mastard que sont Danny Fortson et Chris Wilcox, deux brutes épaisses, eux. Pas méchant, il répugne à aller donner des coups et imposer sa taille, plus attiré qu'il est par les beaux gestes que par la castagne. Ce qui chiffonne les Américains, si l'on a bien compris, c'est qu'il n'est pas le pivot de 7 pieds annoncé. Un faux problème à notre goût. Depuis quand doit-on jouer systématiquement en dessous sous prétexte que l'on est le plus grand ? Sikma, qui était un faux centre adépte du tir lointain sait de quoi il parle : « S'il manque de force et de physique, je ne suis pas sûr que Johan devra à tout prix devenir un dur ou un gros. Sa vitesse d'exécution et la qualité intrinsèque de son tir sont des atouts que bien d'autres intérieurs de cette Ligue n'auront jamais. » Il n'en demeure pas moins que la partie n'est pas gagnée. La route est encore longue et les pavés semés d'embûches.

Jusqu'à fin février, *deadline* pour les ultimes échanges dans la Ligue, le nom de Pétro a circulé. N'était-il pas opportun de le *trade*, sachant que Swift sera opérationnel à la rentrée et que le Sénégalais Saer Sene est attendu comme le spécialiste défensif que Johan n'est pas ? La rumeur n'a pas tenu. La fumée s'est dissipée. La NBA est un business mais le Français plait trop en interne pour jouer comme ça avec son devenir. C'est en tout cas ce que laisse planer Janna Ford, l'assistante du GM : « Sa personnalité est énorme. Il adore faire le show, s'investir, se montrer disponible, prendre du bon temps. » Ce sur quoi *Big Lo*, LE supporter des Sonics, enchaîne : « Il est super. Ce gars est attachant, plein d'humour et n'est jamais le dernier pour blaguer avec les fans. C'est un plaisir de pouvoir compter sur un mec si proche de nous. » Mixte d'affectif et de réalisme sportif, Frank Hughes balaise les sombres hypothèses : « Je ne crois pas que Johan soit en danger. Il a du caractère et ses coéquipiers l'adorent pour cela. Il faut l'avoir vu improviser une danse lors d'un match des Seattle Storm l'été dernier, au milieu du parquet avec des enfants, pour comprendre à quel point il s'est totalement fondu dans le paysage local. » Plus pragmatique encore, en bon technicien qu'il est, Sikma garde le bon mot pour la fin : « Les playoffs seront le juge de paix. Pour l'instant, il est encore protégé par le contexte mais quand il vivra cette aventure, Johan sera jugé sur sa concentration, sur sa prise de conscience, sur son sens des responsabilités. On verra dans les quatre ou cinq ans, quand l'occasion se présentera, s'il est l'homme de la situation comme je le crois. » Et ce jour-là, on verra si Pétro ne rime plus du tout avec Moïso. ❖





Dans le micro

« Les Américains savent être nice, gentils et mignons mais je t'assure qu'ils savent aussi te le dire quand ça ne va pas. Et visiblement, tout va bien puisque je n'entends rien. » ➔ Johan.